

Au creux de ma main recueilli,
Sombre flot, j'ai voulu te boire.
Ah ! que n'es-tu ce flot d'oubli
Où l'homme perdait la mémoire !

Adieu, misseau ! Va, conle encor,
Longe la pente poursuivie,
Mystérieux comme la mort,
Et fugitif comme la vie !

J. AUBRY.

(Le Correspondant.)

L'estancia de Santa-Rosa.

SCÈNES ET SOUVENIRS DU DÉSERT ARGENTIN.

(Suite.)

III

C'était un vieillard de haute taille ; ses cheveux blancs tombaient de chaque côté de sa figure bronzée ; ses yeux noirs, encore pleins de feu, brillaient sous ses sourcils grisonnants : comme tous les Indiens de pur sang, il n'avait ni barbe ni moustaches. Cet homme était le *brujo* ou devin de la tribu à laquelle Carmen appartenait. Comme tous ses confrères, il cumulait les fonctions d'oracle, de prêtre et de médecin. En cette dernière qualité, il portait à la ceinture un petit sac de cuir qui contenait le bagage obligé d'un médecin du désert, une lancette formée d'une arête de poisson aiguë et coupante, un petit couteau à lame très affilée et quelques poignées d'herbes sèches, lesquelles, mâchées par le *brujo*, s'appliquent sur les plaies et les blessures. Son cheval, qui marchait derrière lui, était couvert d'un tapis de selle orné de touffes de plumes d'autruche. Il avait en outre une bride et des étriers d'argent, qui provenaient sans doute de quelque pillage. Le *brujo*, appuyé sur sa lance, arme inséparable des Indiens, regarda un instant la veuve du cacique Arraya, puis, la prenant par la main, il la conduisit au pied d'un palmier à double tête (1) qui dominait les arbres voisins et lui ordonna de se mettre à genoux. Carmen obéit docilement. Le *brujo* ajouta : — C'est ici que nous l'avons mis après l'avoir sauvé des mains des Espagnols. Carmen poussa un cri douloureux.

— Ici ! s'écria-t-elle, ici et je ne le savais pas ! Pourquoi me l'avoir caché ?

— Parce que le moment de parler n'était pas venu, reprit le devin. Arraya, notre plus grand chef, repose sous ce palmier, que le *saint* (Dieu) nous a donné comme quelque chose de rare et de précieux. Ici même nos chefs vont venir pour jurer de venger sa mort.

Carmen ne l'entendait pas. Prosternée sur cette place qu'on venait de lui désigner comme le tombeau de son mari, elle semblait complètement absorbée par les souvenirs du passé. Bientôt quelques hommes, sortant des sombres profondeurs de la forêt, parurent dans la clairière. C'étaient les quatre caciques principaux de la tribu de Carmen, Zuriquin, Bonifacio, Pépé et Cristoval. Ils portaient, comme le *brujo*, des vêtements de couleurs vives, et sur la tête des coiffures extraordinaires. C'étaient des bonnets formés de têtes de léopard, la mâchoire tournée en l'air sur le front, les oreilles ressortant de chaque côté, et des casques de forme antique recouverts de la fourrure de l'*aguarazá*, espèce de loup jaune à crinière noire, dont les touffes hérissées couvraient le haut de ces bizarres ornements. Leurs physiologies étaient dures, sombres, mélancoliques, leurs attitudes graves et dignes. Arrêtés à quelque distance du *brujo*, les Indiens semblaient attendre une invitation de sa part pour avancer tout à fait ; celui-ci leur fit signe d'approcher, et, s'adressant à la veuve du cacique Arraya, le plus âgé des chefs prit la parole.

— Écoute, Carmen, dit-il, voici quatorze ans que notre cacique général, ton mari, est mort. Tu as deux fils, et le *brujo* nous

assure que tu les élèves pour qu'ils soient chefs un jour et succèdent à leur père. A la prochaine lune décroissante, nous partirons pour la province de Cordoba, où nous ferons une grande invasion ; nous reviendrons avec du bétail, des captifs, des joyaux, du butin de toute sorte... Amène tes fils.

En entendant ce discours, Carmen semblait irrésolue. — Mes fils, dit-elle enfin, ne me suivraient pas. Ils se sont attachés à don Estevan, et ne pensent plus au désert. Tous les jours de ma vie, le chagrin me ronge en songeant qu'ils seraient chefs, libres, heureux, et que je ne puis pas les décider à rentrer dans notre tribu ; mais il y a un moyen, enlevez-les. Une fois parmi vous, ils y resteront, j'en suis sûre.

Les caciques réfléchissaient. — Sortent-ils souvent seuls ?

— Jamais. Ils accompagnent toujours don Estevan ou Demetrio, le majordome.

— Alors il faudrait attaquer l'estancia ? Et don Estevan a des armes à feu ?

— Oui, dit Carmen. Et puis, pour don Estevan et ses filles, il faut que vous me juriez de ne leur faire aucun mal.

Les Indiens ne répondirent pas à cette dernière parole ; Carmen insista. — Jurez-moi, dit-elle encore, que vous les respecterez, car don Estevan a été un père pour moi et mes fils.

— Nous ne pouvons rien promettre, reprit Zuriquin. Si nous devons attaquer l'estancia et qu'un combat en résulte, sait-on ce qui peut arriver ?

Carmen était en proie à une vive anxiété. L'un des caciques continua sans y prendre garde. — Tu veux que nous enlevions tes fils... *Caramba* ! ce n'est pas une petite besogne que tu nous proposes. Et pour cela que nous donneras-tu ?

Carmen tressaillit. — Je vous donnerai, dit-elle, assez d'or pour que chacun de vous ait des étriers, des brides, des licous, des bandes de poitrail en argent ciselé, et en outre des piastres de reste pour acheter autant de *bebida blanco* (eau-de-vie) que vous en voudrez.

Les caciques se mirent à rire. — Tu nous tiens donc pour des *sonso* (nigauds) ? s'écrièrent-ils. Où prendrais-tu toutes ces richesses ?

— C'est mon affaire, dit Carmen avec une sorte de dignité offensée. Si vous ne voulez pas, n'en parlons plus.

Les chefs hésitaient. — Nous conviendrions, reprit l'un d'eux, que la veille du jour où l'attaque aurait lieu, tu nous apporterais toi même l'argent promis.

— Et quel gage me donnerez-vous ? dit Carmen, à son tour méfiante.

— Nous t'amènerons nos fils comme otages, et à la nuit tu les conduiras dans quelque *ranchito* dépendant de l'estancia.

L'Indienne réfléchit un instant. — Écoutez, dit-elle ; dans quinze jours, don Estevan doit s'absenter avec ses filles : le moment sera favorable.

— C'est convenu, dirent les caciques.

Pendant cet entretien, le devin avait allumé quelques petites bougies qu'il avait tirées de son sac. Ils les avait disposées sur la place désignée à Carmen comme étant la tombe d'Arraya. Les caciques s'en approchèrent, et, abaissant la pointe de leurs lances vers la terre où reposait leur chef, ils renouvelèrent le serment de venger sa mort. La lune s'était levée. Dans le petit lac comme dans un miroir paisible se reflétait l'ombre noire du palmier à deux têtes. Les chefs et le devin s'étaient retirés. Carmen resta seule, agenouillée près du terre funèbre, qui tombait dans ses deux mains, sur lesquelles retombaient les touffes de son épaisse chevelure. Des larmes coulaient silencieusement sur ses joues bronzées, et l'expression ordinairement dure et sombre de ses traits, maintenant éclairés par la lumière bleuâtre qui tombait de la voûte du ciel, avait pris un caractère inaccoutumé de souffrance douce et résignée.

Lorsque la marche de la lune dans le firmament l'avertit de l'approche de l'aube, elle se releva, reprit le chemin qu'on l'avait vue suivre au commencement de la nuit, et avant que l'aurore eût paru, elle s'était glissée sans bruit dans l'intérieur du petit *ranchito* où elle demeurait à l'estancia de Santa-Rosa.

(1) Le palmier à double tête est révéré par les Indiens comme un don particulier du grand saint (Dieu).